

D'embâcles et de paillettes

Chaque printemps, je me surprends à te voir si grand, épanoui après les rudesses que l'hiver nous a fait voir. Je dis que l'hiver nous a fait voir des rudesses, mais toi, toi tu n'y as rien vu de rude, tu as découvert. Quand l'igloo qu'on avait construit ensemble dans la cour s'est affaissé à cause du redoux, tu n'y as vu qu'une opportunité d'ériger un nouveau fort duquel on pouvait faire monter les murs avec les briques nouvelles fabriquées à l'aide du toit effondré. Pour toi le monde ne se détruit jamais, il est à ton image, il devient, sans être facilement malléable, il coule au fil du temps et des printemps. Le temps qui coule comme les rivières qui se forment dans la ruelle derrière la maison du boulevard Saint-Michel et que tu suis tout en les chevauchant, tel un titan qui observe la création.

« À un certain point de notre cheminement vers une nouvelle conscience, nous devons quitter l'autre rive du fleuve, la déchirure entre les deux adversaires mortels étant en quelque sorte guérie, de manière à ce que nous puissions être des deux côtés à la fois, et voir à la fois avec les yeux du serpent et ceux de l'aigle. » (Anzaldúa, 2011, p. 18)

Je te regarde et tu coules entre des rives qui sont les miennes, elles n'ont pas de secret pour toi, tu es le flot qu'il m'est difficile de devenir. Je me sens toujours pris entre des murs qu'on m'a imposés au fil de la vie, comme un hiver que je n'arriverais pas à quitter, qui me suit partout où je vais. Les interdits qu'on m'a imposés, les limites décidées par la société. Tu coules comme l'eau dans ta robe à cerises, celle qui tourne, on croirait voir une danseuse de Degas qui aurait été libérée de la rigidité de la toile et du ballet. Pina Bausch en te voyant saurait que nous ne sommes pas perdus, que tu nous sauves de tant de malheurs en étant le petit être libre qui ne se laisse pas dicter la bonne façon d'être.

Tu m'ouvres une nouvelle porte sur les saisons, une porte qui ne s'ouvre pas sur la vie et la mort, mais bien sûr le cycle sans fin que nous suivons. Je ne te vois jamais fatigué par le passage du temps. Puis j'ai froid à t'imaginer cloîtré par nos idées préconçues, par toute la violence, le racisme, le sexisme, l'homophobie et autres que nous avons intériorisés génération après génération. Je souhaite ne pas te transmettre ces idées que nous portons malgré nous, tout comme je souhaite ardemment que l'hiver qui nous garde enfermés depuis un an se termine pour de bon. Cette violence qui s'installe comme une colonie dans chacun de nos cœurs et qui pousse malgré

nous, dans l'obscurité, jusqu'au moment, au printemps, où nous pouvons ressortir et nous retrouver face à l'autre pour la laisser fondre un peu. Je ne veux pas te la transmettre ou, du moins, je souhaite que celle que tu porteras soit moins grande que celle qu'on m'a donnée. Cela devrait être le travail de chaque génération de réduire le froid qui grandit en nous pour que l'on en transmette moins à celle qui suit.

Ce confinement que nous vivons nous met face à tout ce qui est confiné en nous, on le sent bien, on l'entend dans tout ce qui se dit. Mais le pire c'est l'impossibilité de s'en sortir, l'absence d'issues à nos malheurs, le manque de contacts avec l'autre pour nous dire que nous avons tort ou raison, que nous ne sommes pas seuls à regarder la neige tomber et à attendre qu'elle ne fonde. Tu verras qu'on n'est pas seuls à vouloir faire fondre les embâcles pour voir couler librement nos fleuves et nos rivières.

Chaque hiver arrive comme une nouvelle rive. À terre, il est plus difficile de bouger, on est plus lourd : au lieu de nager et de flotter, on doit se débattre pour vaincre la gravité, avancer, on doit se débattre pour passer à travers l'isolement et le froid. Tu verras qu'on est plus souvent confrontés à ces rives qu'il n'y a de saisons froides dans une vie. Chaque fois qu'on se retrouve face à une idée contraire à la nôtre, notre esprit se retrouve sur un sol qui est à nouveau dur, mordant, épuisant. Je frissonne à l'idée de te voir un jour confiné en toi par un hiver qu'on t'aurait transmis, j'aime me dire que ce serait par atavisme, mais je sais très bien que c'est par les embâcles que nous n'avons pas su briser que cela sera légué à ta génération.

Un ami qui nous est cher, à nous tes parents, et que tu as appris à aimer à ton tour autant que nous l'aimons, avait dit ceci lorsque tu es né :

« Je ne t'ai encore jamais vu,
pourtant, je te connais déjà.
Je sais que tu as dans les yeux
cette lueur d'amour pour les gens
et la vie que partagent ardemment
et ta mère, et ton père. » (Lupien, 2016)

Il avait raison, tout ce sur quoi ton regard se pose se retrouve transformé, touché par la lumière de ta curiosité et de ta grandeur d'âme, notre garçon paillettes. Comme le regard de tous les enfants,

en fait. Mais, tout au fond de moi, je crains le jour où ta lumière rencontrera une noirceur trop profonde pour être illuminée. « Ta douceur est un panier de fruits sur ma table » (Marie-André Gill, 2018, p. 75), c'est ta chevelure, ébouriffée par la nuit de sommeil, en silhouette dans la porte de notre chambre que je vois en lisant ces mots, mais ils me font peur. Un panier de fruits c'est fragile, c'est précieux, puis l'hiver, les paniers de fruits sont toujours plus en danger. N'oublie pas que c'est l'hiver qu'on a le plus besoin d'eux, n'oublie pas que c'est dans les moments où tu arrêtes de croire que ta douceur a la plus grande valeur.

Chez nous, au Québec, on dit souvent : « ferme la porte, le froid va rentrer ». Mais les lois de la thermodynamique nous disent le contraire, la chaleur – l'énergie – va là où elle n'est pas, c'est la chaleur qui s'enfuit par la porte lorsqu'on laisse cette dernière ouverte. Il en va de même pour ta douceur, c'est d'elle que les autres auront besoin quand ils auront froid, quand l'hiver ne voudra pas les quitter, que leurs idées souffleront sur toi comme le vent d'un mauvais mois de janvier, celui qui mord les joues et coupe le souffle. Et je sais que tu seras tenté de garder ta porte fermée devant ce vent, je le sais parce que cette tentation te viendra de moi, j'espère seulement que tu arriveras à voir la valeur de ta chaleur et ce qu'elle peut apporter à l'autre.

Je te vois aujourd'hui, queer comme je ne fais qu'espérer pouvoir l'être. Je sais que tu ne comprends pas ce mot et qu'il ne voudra peut-être rien dire pour toi, mais ta façon d'exister est pour moi un idéal. Je te vois aujourd'hui libre d'être sans te demander si tu en as le droit et je souhaite de tout mon cœur que les choses restent comme ça, que tu puisses conserver cette liberté d'être toute ta vie, que tu ne te sentes jamais contraint d'être ce que tu n'es pas, de taire tes pans les plus brillants.

Les hivers reviendront et toi, tu les traverseras, de rive en rive. Je t'imagine les enjamber, à pas de géant, quand je ne serai plus là pour t'accompagner à travers tes explorations. Tu auras peut-être encore une robe à cerises, ou pas, mais tu seras toujours pour moi une infinité de possibilités. Tu seras toujours ce fleuve qui habite mes rives et vient briser tous les embâcles avec la perfection de ta liberté sans bornes.